

Les Plaisirs de l'Arsenal. Poésie, musique, danse et érudition au XVII^e et au XVIII^e siècle. Sous la direction d'ÉLISE DUTRAY-LECOIN, MARTINE LEFÈVRE et DANIELLE MUZERELLE. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2018. Un vol. de 742 p.

Les Plaisirs de l'Arsenal réunit trente articles issus de quatre journées d'études ayant eu lieu à la bibliothèque de l'Arsenal au printemps et à l'automne 2013. Dans l'introduction à sa contribution pour ce copieux volume, Philippe Hourcade présente ses excuses au lecteur, précisant que, contrairement à ce que l'on peut s'attendre à la lecture du titre, « point ne sera [...] question de l'hôtel de l'Arsenal ». C'est également le cas pour de nombreux autres chapitres de cet ouvrage, dont l'objet, quoique intéressant en soi, n'est ni l'histoire de ce lieu de sociabilité, ni parfois, véritablement, « la valeur artistique, politique ou culturelle » du divertissement mondain aux XVII^e et XVIII^e siècles (p. 10), que les coordonnatrices du volume affirment avoir voulu sonder. Ce sont en fait quatre volumes en un seul qui sont réunis ici, avec des thématiques relativement distinctes : le ballet, l'air de cour, le théâtre de société et l'érudition du marquis de Paulmy. Il aurait peut-être été judicieux de les séparer, tout en laissant de côté les textes les plus éloignés des objets d'études abordés, ainsi que ceux issus de démonstrations chorégraphiques, qui s'avèrent peu appropriés à la communication écrite, malgré le renvoi du lecteur à des captations vidéo disponibles sur internet.

La première partie, la plus unitaire, est consacrée à la période la plus fastueuse de l'Arsenal, qui accueille, entre la fin du XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e, une importante série de ballets de cour, dont Sophie Nawrocki dresse la liste (p. 125-126) et étudie l'organisation, et dont les autres communications approfondissent le rôle politique, social et culturel. Anne Surgers souligne ainsi l'importance du ballet comme élément d'un dispositif complexe grâce auquel le pouvoir royal exhibe sa double fonction, maître à la fois du « discord » et de la « concorde », de la guerre puis de la paix pris dans un rapport dialectique. Le ballet est « récréation » dans un double sens du terme, moment de détente, mais aussi de préparation pour de futurs combats, sorte d'entraînement, ou de maintien d'une condition physique guerrière, pour les jeunes aristocrates qui dansent à pied ou à cheval. Dans un ordre d'idées similaire, mais en se focalisant sur l'exemple plus précis du *Ballet des deux magiciens* (1636), Marie-Claude Canova-Green montre comment le ballet peut fonctionner comme un commentaire sur l'actualité, faisant écho à la rivalité franco-espagnole pour l'hégémonie de l'Europe. En se penchant sur la « circulation » des ballets, Fabien Cavaillé montre qu'ils sont également une forme de don, une pratique nobiliaire qui permet de consolider les relations dans cet étroit groupe social, dont ils servent également à manifester l'exclusivisme, la puissance et la supériorité. Thématiquement, le ballet de cour manifeste enfin le passage d'une vision du monde humaniste au baroque, qui met l'accent sur l'inconstance et la fragilité des vies, actions et sentiments humains, même si, comme le souligne Georgie Durosoir, la substance littéraire du ballet de cour, et plus généralement leurs éléments chorégraphiques et musicaux sont variés, voire hétéroclites, invitant à rester prudent dans les généralisations. Une présentation de la polémique sur la danse de 1551 à 1661 (Marie-Joëlle Louison-Lassablière) et un commentaire sur les traces iconographiques des ballets, quoique peu nombreuses (Marie-Françoise Christout), viennent enfin mettre en perspective les analyses menées dans cette partie.

La seconde partie s'articule autour de l'air de cour des années 1630 à 1690. Sont étudiés tour à tour (des aspects de) l'œuvre de Michel Lambert (1610-1696), d'Antoine Boesset (1587-1643) et de Bertrand de Bacilly (1621-1690), ainsi que le « corpus Horicke » de manuscrits d'airs sérieux et de chansons à boire, dont Laurent Guillo détaille les gravures plutôt que le contenu musical. L'évolution du goût, du polyphonique vers des formes « d'inspiration et de format plus légers, à une ou deux voix seule(s) et basse continue » (Thomas Leconte, p. 240), apparaît ainsi, tout comme se laisse appréhender un certain déclin de l'air à chanter en raison de la vogue montante de l'opéra, à partir des années 1670. Le

changement de ces préférences musicales tout au long du XVII^e siècle est mis de façon assez relâchée en lien avec le phénomène de la préciosité, qui forme plus résolument l'objet de la contribution de Myriam Dufour-Maître. Celle-ci s'intéresse à des vaudevilles sur des timbres connus (« Les Feuillantines », « Lère lanlère », et autres), à la fois productions satiriques du Pont-Neuf, et plus encore instruments de « régulation interne à la sphère mondaine », dans une perspective ironique et parfois auto-ironique. Enfin, la contribution de Delphine Denis, la plus éloignée des questions musicologiques débattues principalement dans cette partie, mais hautement stimulante, se concentre sur la notion de « tempérament ». S'appuyant principalement sur *Les Amours de Psyché et de Cupidon* (1669) de La Fontaine, elle analyse les moyens stylistiques et structurels grâce auxquels l'écriture galante cultive la diversité (des formes, des tons, des genres, des thèmes) tout en la maîtrisant, grâce à « l'équilibrage de forces naturelles composites, voire contradictoires » (p. 291).

Si elle met en avant la figure de la duchesse du Maine, dont le mari assume la charge de grand maître de l'artillerie entre 1694 et 1736, la troisième partie paraît plutôt organisée par l'intérêt des différents contributeurs pour le théâtre de société. À ce titre, il paraît inapproprié d'avoir relégué l'article de Marie-Emmanuelle Plagnol (« Le théâtre de société à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ») dans la quatrième partie, même si ce choix correspond à l'ordre de participation aux journées d'études dont ce volume est issu. À l'inverse, la contribution de Marianne de Meyenbourg, consacrée aux bibliothèques du duc et de la duchesse du Maine, n'aurait finalement pas dépareillé à côté des travaux de Danielle Muzerelle, Valérie de Wispelaere, Thomas Vernet et autres contributeurs de la quatrième section, focalisée sur l'érudition aristocratique. Dans un même ordre d'idées, il est probable que la courte intervention de Jean-Pierre Babelon, qui retrace rapidement l'histoire du palais de l' Arsenal et n'accorde finalement pas de place prépondérante au « temps du duc et de la duchesse du Maine », contrairement à ce que promet son titre, aurait pu s'intégrer plus harmonieusement dans l'introduction du volume. Sur le fond, on retiendra, de la troisième partie, l'inventaire minutieux des spectacles accueillis par la duchesse du Maine dans ses différentes demeures, dressé par Philippe Hourcade, Dominique Quéro et Catherine Cessac, avec le premier se concentrant sur les divertissements chorégraphiques, le second sur les accès de « folie abdéritaine » de la duchesse et la troisième se focalisant sur les représentations ayant eu pour cadre l' Arsenal.

La quatrième partie s'intéresse surtout au goût du marquis de Paulmy pour le Moyen Âge, dont il sauvegarde, comme le duc de La Vallière, livres rares et manuscrits. Son activité d'éditeur de romans du Moyen-Âge pour la *Bibliothèque universelle des romans* et les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* fait l'objet de deux études, l'une mettant en relief le décalage entre le bibliophile et le critique littéraire (Maria Colombo Timelli), l'autre s'intéressant aux collaborateurs grâce auxquels le marquis peut mener à bien les deux monumentales entreprises mentionnées plus haut (Fanny Maillet). En contrepoint, et de façon plus originale, c'est sur les productions dramatiques du jeune Paulmy que Dominique Quéro choisit de braquer le projecteur, dont il souligne le rôle de « délassément sérieux », si on peut dire.

Réunissant des contributions variées, issus d'horizons disciplinaires divers, ces *Plaisirs de l' Arsenal* ont de quoi intéresser un spectre large de chercheurs, compensant par l'érudition le manque d'unité de l'ensemble.